

**Zeitschrift:** Bulletin / Vereinigung der Schweizerischen Hochschuldozierenden =  
Association Suisse des Enseignant-e-s d'Université

**Herausgeber:** Vereinigung der Schweizerischen Hochschuldozierenden

**Band:** 38 (2012)

**Heft:** 4

**Artikel:** Martin Bodmer, "l'homme et l'œuvre"

**Autor:** Méla, Charles

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-893789>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 01.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Martin Bodmer, « l'homme et l'œuvre »

Charles Méla\*

*Quid egeris tunc apparebit cum animam ages*  
Was Du geleistet, wird offenbar werden, wenn Du Dein Leben vollendet hast.  
(Sénèque, *Lettres à Lucilius*, III, 26, 6;  
Épithaphe Martin Bodmer)

Il faut évoquer d'abord la magnifique demeure de maître, où a grandi Martin Bodmer, sise sur la colline du Freudenberg, qui domine Zurich, hors les murs de la vieille ville. Le libraire-antiquaire Bernard Breslauer (1918–2004) a évoqué la forte impression que lui laissa lors de son arrivée à Zurich au printemps 1938 son entrevue avec le collectionneur, quand il se présenta « devant la grande maison au portique grec. On me conduisit à travers plusieurs salons ornés de splendides tableaux. On servit le thé dans le cabinet de travail de Martin Bodmer. C'était la première fois que je le rencontrai et, bien qu'il m'impressionnât, je me sentis tout de suite en sympathie avec lui. Ce patricien avait un visage d'intellectuel dont les traits, animés dans la conversation, avaient au repos un aspect ascétique que les années devaient graver plus profondément encore. Il me donna tout de suite une idée de sa collection. » Et d'ajouter plus loin: « On avait parfois l'impression que ce n'était pas lui qui possédait sa bibliothèque, mais elle qui le possédait. » La monumentale villa sur les hauteurs de la ville symbolise l'orgueil des Bodmer, une vieille famille zurichoise, que résume la fière devise *Nulli cedo*, « Je ne le cède à personne ». La famille, établie à l'origine au sud des Alpes, dans les Grisons, avait émigré à Zurich au XVI<sup>e</sup> siècle, dans les mouvements causés par la Réforme. Les Bodmer commencèrent dans la taille des pierres et se firent rapidement une renommée comme artisans, industriels et commerçants dans la

vie économique et politique de la capitale du canton. Sept générations de soyeux avaient assis la fortune de la famille qui comptait déjà quinze générations, quand naquit Martin Bodmer le 13 novembre 1899 à Zurich-Enge. La maison de famille était, à l'origine, *zur Arch* (la 3<sup>ème</sup> des cinq branches des Bodmer de Zurich), de nos jours Museum Bäregasse, près de la Bahnhofstrasse. Sur le quai de la Limmat, se trouvait leur corporation, *zum Saffran*.

Eduard Korrodi, rédacteur chargé du supplément littéraire (*Feuilleton-Redaktion*) à la *Neue Zürcher Zeitung*, qui avait été le professeur d'allemand de Martin Bodmer au Gymnase, était aussi un fidèle admirateur de Rilke depuis les conférences que celui-ci avait données à Zurich en 1919 pour un cercle littéraire fameux à l'époque, le Cercle de lecture de Hottingen, devant lequel il avait exposé sa théorie de la poésie fondée sur la notion de « son primal » (*Urgeschick*). Au sortir de la Grande Guerre, ayant acquis sa « maturité » à 18 ans, Martin Bodmer avait choisi pour sujet de ses études la littérature allemande. A part Goethe et « quelques éminents lyriques », il chérissait particulièrement les deux poètes zurichois, Conrad Ferdinand Meyer et Gottfried Keller. Meyer était le cousin de son père et il écrivit un poème pour le mariage de ce dernier, le 17 mars 1886, avec Tilly (Mathilde) Zoelly. La famille possédait des éditions originales des *Poésies* de Meyer, avec dédicace, des lettres, des autographes. En 1922, après avoir interrompu ses études, passé un semestre à Heidelberg et entrepris un voyage en Amérique et à Paris, où il séjourna, il publia chez Haessel à Leipzig la liasse des *Balladen* de C. F. Meyer, manuscrit autographe qu'il avait acheté, et qui le fascina au point d'en faire l'édition critique en comparant les versions première et finale, avec une préface de sa propre plume. « C'était, cette fois, de la germanistique appliquée, non pas seulement apprise: *Das war angewandte Germanistik, nicht angelernte*, selon la formule vigoureuse de Martin Bircher (dans *Fondation Martin Bodmer, Bibliothek und Museum. Eine Einführung*, Cologny, 2003, p. 9 et 26). Le 19 juillet 1921, à l'âge de 22 ans, il venait de créer avec Korrodi, selon l'idée de celui-ci, la Fondation Martin Bodmer pour un prix Gottfried

\* 19–21 Route du Guignard, 1223 Cologny (Genève).

E-Mail: [info@fondationbodmer.ch](mailto:info@fondationbodmer.ch)  
<http://fondationbodmer.ch/fondation/>

**Charles Méla**, Prof. Dr., Directeur de la Fondation Bodmer, ancien élève de l'École normale supérieure (rue d'Ulm), Docteur d'État, est professeur ordinaire de littérature française médiévale à l'Université de Genève, depuis 1982, et directeur de la Fondation Martin Bodmer à Cologny depuis 2004. Il a été doyen de la Faculté des lettres de 1992 à 1999 et président du Conseil de la Fondation Bodmer de 1994 à 2003. Il est également vice-président du Centre Européen de la Culture (fondé par Denis de Rougemont).

Il est l'auteur de *La Reine et le Graal*, aux Editions du Seuil, en 1984 (ouvrage couronné par l'Académie française, Prix Constant Dauguet) et d'éditions et traductions de romans de Chrétien de Troyes dans la Collection Lettres Gothiques (Livre de Poche, Hachette).

Distinctions : chevalier de l'Ordre du Mérite et des Palmes Académiques.

Keller (*Martin Bodmer-Stiftung für einen Gottfried Keller-Preis*), le prix littéraire suisse le plus important après celui de la Fondation Schiller pour la Suisse. Le prix distingua entre autres dans l'entre-deux guerres C. F. Ramuz (1927), Hans Carossa (1931), Hermann Hesse (1936), Ernst Gagliardi (1938). Il vint aussi en aide à des écrivains en difficulté, dans le cadre de cette fondation (ainsi pour Robert Walser en 1937).

Sur l'origine de la bibliothèque formée par Martin Bodmer, des indications intéressantes sont données dans l'ouvrage édité en 1953 par Fritz Ernst, *Von Zürich nach Weimar*, et consacré à la période comprise entre 1732 et 1832, depuis Johann Jacob Bodmer, traducteur du *Paradise Lost* de Milton, éditeur des *Nibelungen*, du *Parzival* et des *Minnesinger*, jusqu'à la mort de Goethe. Zurich était à cette époque l'une des capitales de la littérature allemande. En 1775, à l'âge de 78 ans, Johann Jacob Bodmer avait reçu à Zurich le jeune Goethe, dont il pressentit le génie. Héritier de l'*Aufklärung*, il fut le grand mécène de Klopstock. Son portrait surplombait, avec celui de Goethe par Kolbe, le bureau de Martin Bodmer à Cologne (il s'y ajoutait, sur le côté, celui de Dante par Botticelli!). Depuis Johann Jacob Bodmer, comme l'a dit Hermann Hesse dans son introduction aux *Poésies de Salomon Gessner*, parue en 1922 (les *Idylles* du poète zurichois furent publiées pour la première fois en 1756), il existait entre la Suisse allemande et l'Allemagne des poètes des liens étroits et vivants:

«Ce sont Zurich et Weimar, écrit Martin Bodmer, qui m'ont formé spirituellement. C'est à l'esprit de ces deux centres de culture que je dois à peu près tout ce qui a pu être réalisé ici jusqu'à ce jour.»

Dans ce texte qui reprend l'allocution prononcée à l'occasion de l'inauguration de la Bibliotheca Bodmeriana à Cologne, le 6 octobre 1951, Martin Bodmer date des alentours de 1916 («environ 35 ans») la première esquisse de l'entreprise qui allait dominer sa vie entière, la formation de sa bibliothèque:

«Son origine est celle de toute entreprise semblable: on réunit quelques livres d'un auteur préféré, on y ajoute d'autres. Tantôt, c'est un cadeau, tantôt, l'argent de poche de l'écolier qui se permet une extravagance. Ma première acquisition – j'avais environ 15 ans – fut la «Tempête» de Shakespeare, illustrée par Dulac. Je l'aperçois en vitrine et ne puis m'empêcher de passer et de repasser pour la regarder. Enfin, je prends courage et demande le prix – c'est 30 francs, et je n'en ai que 29! Malgré tout, le libraire me confie le volume, en m'exhortant de ne pas oublier ma dette. Je m'en suis acquitté, mais depuis lors le porte-monnaie était toujours vidé! A défaut de ce libraire, c'en était un autre, vieillard asthmatique, qui cachait toujours sous son pupitre trois décis de vin rouge, que son commis renouvelait au fur et à me-

sure. J'avais environ dix-sept ans et étais résolu à faire du théâtre. Ce brave vieillard, spécialisé dans la littérature du théâtre, me soumettait de bon cœur tout ce qui se rapportait à l'art de la scène, la déclamation, bref la formation de l'acteur. M'interrogeant un jour sur mes intentions – que je n'avais aucune raison de lui cacher – quelle fut ma surprise de sentir une tempête, bien différente de celle de Shakespeare, s'abattre sur mon innocence. Elle devait me démontrer combien le métier de saltimbanque – comme il disait – était indigne de moi et ferait honte à ma famille. Le vieux bouquiniste avait certes raison de me dissuader du théâtre – mais autrement qu'il ne l'entendait. Comme je n'avais aucun talent d'acteur, il était plus prudent de m'en tenir à la théorie, et de renoncer à la pratique – sur le plan théâtral comme sur bien d'autres. En effet, le livre a joué – contrairement à l'action – un rôle prépondérant dans ma vie» (pp. 13–14).



Quels contours prit alors ce qui devait un jour constituer sa Collection? La littérature allemande était le sujet choisi pour ses études, mais «à part Goethe, quelques éminents lyriques et les deux poètes zurichois, Keller et Meyer», ses préférences allaient à des étrangers: «en tête, l'unique Shakespeare, le plus grand magicien de tous, qui ne le cédait qu'à deux étoiles congéniales: Homère, père des poètes et père de l'Occident, et les immortels cantiques et épopées de la Bible. Et puis le prodigieux cortège qui s'ensuit et féconde le monde jusqu'à nos jours: Virgile et Ovide, les grands contes du Moyen-Âge, Tristan, Parcival, les *Nibelungen*, le géant solitaire Dante, le prince des fabulistes Boccace, le fulgurant Arioste, Rabelais, génie du bizarre, Racine, génie de l'harmonie, La Fontaine, Cervantès, Defoe, Swift, Perrault, qui nous ouvrent la porte des rêves: contes de fées, légendes populaires, les *Mille et une nuits*, jusqu'à nos jours, où cet esprit s'incarne en deux génies nordiques, qui m'étaient, dès mon enfance parmi les plus chers: Hans Christian Andersen et Selma Lagerlöf. Je poursuivais bien mes études, mais m'aventurer à travers les âges dans le labyrinthe du cœur humain, sous l'égide de mes auteurs préférés, voilà qui avait à mes yeux infiniment plus d'importance et qui en fin de compte l'emporta sur des études peu satisfaisantes...» (*ibid.*).

Le pas suivant fut de rechercher non seulement les textes aimés et de les faire siens dans une édition

précieuse, source d'un indéfinissable bonheur, «mais les documents, c'est-à-dire tout ce qui avait influencé le passé, ce qui avait joué un rôle à une certaine époque. Modestement tout d'abord, et peu à peu, avec des exigences croissantes. Par exemple, une première édition de Meyer, avec dédicace si possible – ce qui se trouvait heureusement à portée de main, dans ma famille, puisque C. F. Meyer était le cousin de mon père. Pour Keller, c'était déjà plus difficile, et pour Goethe je dus recourir à l'infatigable bonté de ma mère, qui recherchait et me faisait cadeau de tout ce qu'elle pouvait dénicher.» De fait, après la fameuse *Tempête* de Shakespeare, dans la traduction d'August von Schlegel, illustrée par Edmund Dulac (Munich, Bruckmann, 1912), il avait reçu de sa mère une édition précieuse du *Faust* de Goethe, dans l'édition de F. H. Ehmcke (Düsseldorf, 1908–1909). Shakespeare et Goethe étaient au cœur de la culture allemande des années 20. «Quant à Andersen et Selma Lagerlöf, poursuit l'auteur, je me risquais non seulement à rassembler les différentes traductions, que je pouvais lire, mais des textes originaux que je ne pouvais déchiffrer. La voie était indiquée. C'était un début, mais il comportait la tentation d'aller toujours plus loin, jusqu'à sa conclusion: la «Weltliteratur». C'était une découverte aussi simple qu'ambitieuse, que de réunir des documents autour de cette idée directrice. Mais avant tout: plus on s'engage dans cette voie, plus elle exige. Il fallait augmenter le bagage de mes connaissances, affiner mon sens critique. Ce n'était bientôt plus un caprice, mais une subtile profession. Toutefois, impossible de l'apprendre autrement que par mes propres erreurs. Que de détours et de péripéties inévitables! Que de déceptions! Mais enfin commençait à se dégager un édifice spirituel, qui ne reniait en rien ses modestes débuts» (*ibid.* p. 15).

Tout le passage est essentiel pour saisir la psychologie du jeune collectionneur et la genèse de son entreprise: les données familiales et leur chronologie, l'anecdote de départ – d'une «tempête» à l'autre – les préférences littéraires et le désintérêt pour les études universitaires, la tendresse maternelle, la mutation d'un projet qui s'avère contraindre et mettre à la tâche, sa vie durant, celui qui s'y engageait pour le plaisir, l'édifice spirituel qui s'impose enfin.

Dans son souci de donner rétrospectivement une cohérence à l'ensemble de sa démarche, Martin Bodmer ajoute une autre considération: «On pouvait s'imaginer que sur ce chemin j'entrerais un jour en contact avec l'époque actuelle. Sans les rechercher, il m'arriva de rencontrer quelques éminents contemporains; le résultat en fut une revue littéraire, la «Corona». Elle réunissait des auteurs tels que Hofmannsthal, Rilke, Schröder, Vossler, Valéry, Strachey,

Wilder, Croce – bref une élite de notre époque», auxquels il joint encore les noms de Carl Burckhardt et Fritz Ernst. Ce projet, il l'avait nourri depuis un certain temps déjà. Il lui semblait en effet essentiel de prévoir la création d'une revue littéraire de haut niveau, exigeante, voire élitiste, dont les modèles et les parrains pourraient être Hugo von Hofmannsthal et Rudolf Borchardt et qui publierait de grands auteurs vivants. Sa mère tenait d'ailleurs un salon littéraire à Zurich. Particulièrement attentionnée pour son dernier-né, elle réunissait chez elle, pour répondre à ses aspirations, des personnalités littéraires comme Hofmannsthal et Valéry. Elle mourut en 1926. En 1927, Martin Bodmer épousa, au Fraumünster de Zurich, Alice Naville, dont il eut trois fils et une fille. En 1924, il acheta le Muraltengut, résidence construite dans les années 1777–1782 comme maison de campagne, couvrant une superficie de 17'500 m<sup>2</sup>, dont il entreprit la transformation, avec sa femme, en septembre 1928, et qu'il lui offrit en novembre, à la naissance de leur fils, Daniel. Madame Bodmer continua de recevoir des écrivains contemporains, entre autres Paul Valéry, ami de la famille, au Freudenberg, ou, occasionnellement, au Muraltengut. En octobre 1930 paraissait le premier numéro de la *Corona*, revue bimensuelle. Elle fut éditée à Munich, à une époque difficile, entre 1930 et 1943. Herbert Steiner, qui avait rencontré et connu Rilke et George, en fut nommé rédacteur par Martin Bodmer. La revue publia des textes de Paul Valéry, Benedetto Croce, Viatcheslav Ivanov, Selma Lagerlöf, des historiens anglais et beaucoup d'auteurs allemands, tels Thomas Mann, Rudolf Borchardt, Fritz Ernst, Hans Carossa.

«C'est après un laps de temps de 12 ans que les troubles de la récente guerre mondiale mirent fin à cette entreprise. Je l'évoque, continue Martin Bodmer, parce que les principes qui la guidaient étaient les mêmes qui devaient présider à la formation de ma bibliothèque. Au fond, c'était bien simple: il suffisait de s'en tenir aux tout grands, aux esprits et aux œuvres qui avaient conquis leur place dans l'histoire – plus, qui avaient formé l'histoire! Ainsi l'idée directrice se cristallisait peu à peu dans la formule suivante: montrer le développement de l'esprit humain, grâce à un ensemble de documents, qui seraient ou bien des originaux, ou qui s'en rapprocheraient le plus possible. C'est dire que la pièce contemporaine, le manuscrit, l'autographe, l'édition princeps y jouent un rôle prépondérant. Néanmoins, le but n'était pas de former une collection de chefs-d'œuvre, mais une collection qui soit elle-même un chef-d'œuvre, si l'expression n'est pas trop hardie» (*ibid.* p. 16).

A la déclaration de la guerre, Bodmer conçut de grandes craintes pour la survie de sa Fondation: «Il est possible que, comme dans de nombreux autres

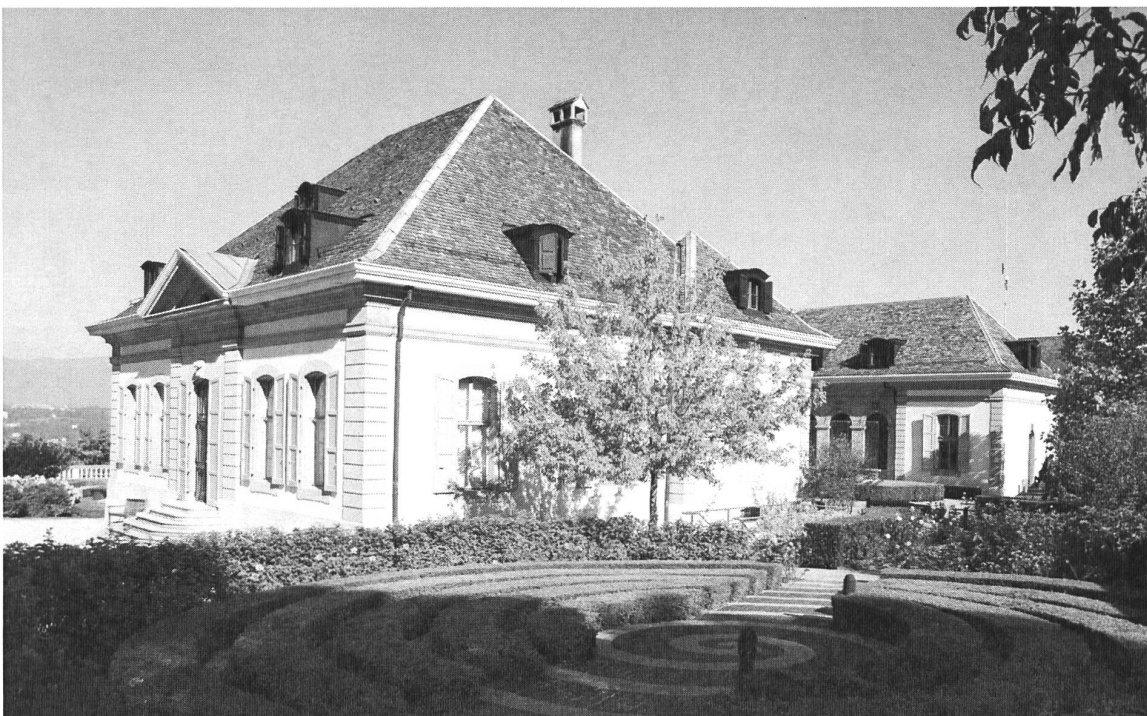
prix, celui-ci, dont le nom personnifie la patrie et la bourgeoisie suisse, soit anéanti par la guerre» (18<sup>e</sup> Compte rendu annuel, 1939). «En 1940, alors que le *Blitzkrieg* atteignait son point culminant, la Fondation se consacrait tout entière à la Suisse qui cherchait à maintenir son indépendance. On ne donna aucun Prix, mais uniquement des donations, dans l'esprit de «la défense nationale spirituelle» (*geistige Landesverteidigung*). Ainsi la Bibliothèque Tornister pour le Soldat suisse reçut-elle un soutien.» Autres donations d'honneur: «pour le poète en dialecte bernois Simon Gfeller, l'historien patriotique et poète de Glaris Georg Thürer, le conteur valaisan Maurice Zermatten et l'essayiste de Neuchâtel, Denis de Rougemont». Ce choix reflétait «l'esprit patriotique suisse à travers les particularités de quatre représentants de régions caractéristiques» (voir *Martin Bodmer-Stiftung für einen Gottfried-Keller-Preis*, brochure réalisée en 2004 par Thomas Bodmer, petit-fils du fondateur et actuel président de la Fondation, p.40).

On pressent ainsi les raisons qui poussèrent Martin Bodmer en septembre 1939, par une lettre à son ami Max Huber, à se mettre à la disposition du Comité International de la Croix-Rouge, un engagement à titre bénévole qu'il considérait comme un devoir civique, d'autant plus qu'étant né en 1899, il ne faisait pas partie des générations incorporables. Il se fixa progressivement à Genève où siégeait le Comité. Nommé membre de celui-ci, le 6 février 1940, et, peu après, du Conseil de direction (où il siégea jusqu'en 1970), il en devint le vice-président (de 1947 à 1964) et, même, président à titre intérimaire en 1947–1948. Il dirigea

pendant la guerre les services de Presse, Radio, Information et, plus particulièrement, le département des Secours Intellectuels.

Le Service était chargé de procurer de la lecture aux prisonniers de guerre, ouvrages destinés à la distraction, à l'instruction et au réconfort moral. Ce travail ne se limitait pas à la constitution de bibliothèques de camps. Des cours universitaires imprimés par la Croix-Rouge canadienne et contrôlés par Oxford étaient destinés aux étudiants groupés dans les «Oflags». Les examens étaient passés dans les camps pour être validés à la fin des hostilités.

En raison de ses responsabilités au sein du CICR, sans compter ses voyages une fois par mois à Zurich au siège de la *Neue Zürcher Zeitung*, Martin Bodmer laissa quelque peu de côté sa collection. En 1938, il avait acquis, au pied du Freudenberg, une ancienne école de la Bederstrasse, réaménagée pour y abriter sa bibliothèque. A partir de 1940, Mlle Elli Lehmann s'occupa de celle-ci. En 1940, il fut l'initiateur d'une collecte d'argent, en Suisse, qui rapporta plus de la moitié des 60 millions de francs suisses nécessaires pour les frais de fonctionnement du Comité international. Genève, où il avait tout d'abord prévu de séjourner pour un temps limité, devint pour lui-même et pour sa famille une deuxième patrie. Il habita aux Bastions, puis à Bellerive. En 1944, il vendit le Muraltengut à la Ville de Zurich, qui l'utilise actuellement pour les réceptions officielles, quand il acquit, à Cologny, près de Genève, le domaine du Grand-Cologny, qui était alors la propriété de la famille Gautier. Il constitua le



domaine en réunissant autour de la campagne Gautier plusieurs parcelles attenantes (en tout 55 hectares). L'une d'elles, la villa Haccius, fut transformée en deux pavillons de style néo-classique, construits par l'architecte Charles van Berchem et décorés par l'ensemblier zurichois Hans Leuppi, qu'il destinait à recevoir sa bibliothèque de Zurich. Le transfert de la bibliothèque, qui comptait déjà 60'000 volumes en 1939, eut lieu en 1949 et 1950. Une chose est sûre: le déménagement nécessita 300 caisses de 100 kg. Chaque livre fut enveloppé dans du papier de soie et recouvert d'un papier journal. Le 6 octobre 1951 fut inaugurée la *Bibliotheca Bodmeriana*.

L'emplacement de la bibliothèque à Cologny était exceptionnel. Dans le discours qu'il prononça pour le 50<sup>ème</sup> anniversaire de Martin Bodmer, en novembre 1949, lors de la commémoration organisée dans la maison Saffran à Zurich, Max Huber en donnait cette évocation:

«De Cologny, on peut apercevoir Ferney-Voltaire qui, au XVII<sup>e</sup> siècle fut sous le quelque peu railleur Voltaire un centre européen de la culture. On voit aussi Coppet, où au XIX<sup>e</sup> siècle autour de la tantinet envahissante Madame de Staël, exista également un centre analogue. Afin que ce triangle s'ouvre aussi à la littérature mondiale, c'est à Cologny que s'est construit au XX<sup>e</sup> siècle un joyau de grande culture qui a été confié à l'homme affable et discret que nous honorons ce jour, ainsi qu'à sa famille».

L'engagement de Martin Bodmer au service du C.I.C.R. demeura constant tout au long de ces années. Il effectua de nombreuses missions à l'étranger (Berlin en 1940, Londres en 1945, Bonn en 1952, Washington en 1954, New-Delhi, puis la Thaïlande, le Népal, la Nouvelle-Zélande et l'Australie en 1957, Athènes en 1959, Vienne en 1960, Tunis en 1961, Dublin en 1962, Londres en 1963 et Bruxelles en 1964). Il s'était rendu à Washington en 1954 en vue de plaider pour que le C.I.C.R. restât suisse, ce qu'il fit avec succès. Il prêta son concours à l'organisation de l'Exposition internationale de la Croix-Rouge en 1963, dont il présida une des principales commissions.

L'année 1969 fut pour Martin Bodmer l'occasion d'une rencontre exceptionnelle. Le pape Paul VI vint à Genève le 10 juin pour le 50<sup>e</sup> anniversaire du B.I.T. C'était la première visite d'un pape à Genève depuis 1418: «Rien ne m'intéresse autant!», confia à sa secrétaire Martin Bodmer, dont le second fils, Gaspard, était dans la diplomatie à Berne. Il se trouvait qu'Odile Bongard avait eu l'occasion de faire connaissance avec Mgr. Macchi, secrétaire personnel de Paul VI. Lors d'une visite précédente, elle l'avait reçu, à la demande de Martin Bodmer, et lui avait conseillé de faire des clichés-verre pour reproduire

les *Epîtres de Pierre* du papyrus Bodmer qu'on ne pouvait sortir de la Bibliothèque, mais qu'il souhaitait voir figurer dans le cadre de la commémoration de saint Pierre au Vatican. A la nouvelle de la visite du Saint Père, Odile Bongard demanda à Mgr. Macchi si on pouvait arranger une rencontre pour répondre au vœu de Martin Bodmer. Mais il fallait un véhiculant. L'idée lui vint alors de faire don à ce titre au Saint Père des quatre feuillets de Pierre, sans savoir que le Vatican ne possédait justement pas de papyrus de cette nature. Martin Bodmer donna son accord et elle fit faire à Lausanne, chez Weissenbach, une boîte spéciale en parchemin blanc. Mais qu'ajouter quand on est protestant? On y mit la dédicace suivante: «Afin que les lettres de Pierre rejoignent la maison de Pierre.» Ces quatre feuillets furent détachés d'un fabuleux codex de 95 folios, datant du III<sup>e</sup> siècle, le plus vieux document, avec le codex de saint Jean, concernant le Nouveau Testament. Le papyrus contenait en outre la Nativité de Marie, la correspondance apocryphe des Corinthiens et de saint Paul, la 11<sup>ème</sup> *Ode de Salomon*, l'*Epître de Jude*, l'*Homélie sur la Pâque de Méliton*, un fragment d'hymne liturgique, l'*Apologie de Philéas et les Psaumes XXXIII-XXXIV*. ...

Au cours de cette même réunion familiale, une lettre parvint à Martin Bodmer: Harry H. Ransom, chancelier de l'Université du Texas à Austin, offrait par l'entremise de Hans Peter Kraus, qui en fait état dans ses mémoires, d'acheter la Bibliothèque Bodmer en entier pour la somme de 60 millions de dollars (soit, à l'époque, 4 fois ce montant en francs suisses). Martin Bodmer brandit la lettre et la lut à voix haute devant tous les siens: après avoir requis leur avis, il déclina l'offre (voir H. P. Kraus, *A Rare Book Saga. The Autobiography of H. P. Kraus*, G. P. Putnam's Sons, New York, 1978, p. 282). A partir de ce moment, Martin Bodmer eut le souci de l'avenir de sa collection. Pendant l'été 1970, il se trouvait dans sa propriété de Caslano, une résidence idyllique, sur les bords du lac de Lugano, qu'il avait achetée en 1936 et où il allait avec sa famille en villégiature. «La situation et les environs de la maison avaient quelque chose de féerique, et ses habitants oubliaient parfois qu'il existait un autre monde au-delà des haies qui l'entouraient», a écrit sa petite-fille, Ursina Schneider-Bodmer. C'est là qu'il rédigea en français, le 17 juillet, un «Projet pour une *Fondation des Collections Bodmer*»:

«La *Bodmeriana*, se composant de plusieurs collections de livres, manuscrits, autographes, dessins, papyrus, objets d'art, monnaies etc., est le résultat d'une série de coïncidences heureuses pendant une période de plus de 50 ans. Elle est, dans son genre, unique au monde, partant d'une idée précise: l'évocation du patrimoine occidental, voire de l'ensemble de la civilisation humaine, surtout par sa tradition

écrite. Dans son ouvrage *Chorus mysticus* (à paraître), le fondateur de la *Bodmeriana* développe sa conception de l'évolution du génie de l'homme. [*L'emploi de ce mot renvoie à celui de «Genius» en allemand qui a plutôt le sens d'esprit créateur*].

Il est hautement souhaitable – de nombreux personnages importants d'Europe et d'Amérique ont exprimé ce désir – qu'elle soit conservée pour la postérité par le moyen d'une fondation publique. Une pareille solution pose cependant certains problèmes. L'importance non seulement spirituelle des collections étant considérable, les quatre enfants mariés du fondateur se trouveront diminués d'une part importante de leur héritage. Il faut tenir compte de cela.

Le but principal de la Fondation serait la sauvegarde des collections dans leur cadre actuel; la continuation de leurs fonctions déjà établies, soit: des expositions guidées, des publications, des conférences et, dans des cas spéciaux, l'admission d'érudits pour des recherches et des travaux scientifiques; enfin la possibilité d'augmenter les collections – ce qui n'est pas une nécessité mais souhaitable.»

Martin Bodmer avait une vision à la fois humanitaire et internationale. Il avait imaginé d'abord une Fondation internationale garantie par l'UNESCO, mais la maladie qui devait l'emporter le 22 mars 1971 ne lui laissa pas le temps de réaliser le projet qu'il souhaitait. La famille fut même tentée de tout vendre. Fort heureusement le doyen de la Faculté des lettres, le professeur Bernard Gagnebin, qui menait

ses recherches à la *Bodmeriana* et en suivait depuis longtemps le développement, trouva un moyen de préserver la collection. Il réussit, avec l'appui du Conseiller d'Etat, André Chavanne, à faire passer un projet de Fondation que préparait depuis un certain temps Me Wuarin, mais qui n'avait pas satisfait Martin Bodmer. Une lettre privée, datée de Caslano, le 30 juillet 1970, l'établit clairement:

«J'ai également esquissé un plan de fondation que j'ai envoyé à Wuarin, vu que rien de ce qu'il m'a soumis jusqu'ici ne s'accorde avec mes intentions. (Ce n'est du reste pas possible car *qui* me connaît..? Et cette fondation est une chose bien spéciale qui doit correspondre à la création non seulement spéciale mais unique qu'est la bibliothèque).»

Pressé par la maladie, il dut s'y résigner: le 26 février 1971, trois semaines avant sa mort, il fit don de sa bibliothèque à une Fondation de droit privé, reconnue d'intérêt public. Elle abritait plus de 150'000 pièces et elle était considérée comme «l'une des plus belles bibliothèques privées de tous les temps» (Bernard Breslauer). ■

*Texte de Charles Méla à partir de «Légendes des siècles. Parcours d'une collection mythique, préface de Jean Starobinski», Paris: éditions Cercle d'art, 2004 (en anglais: «Legends of the Centuries. Looking Through a Legendary Collection». Martin Bodmer Foundation, ibid.), sélectionné et abrégé par Wolfgang Lienemann.*

#### Littérature

<http://fondationbodmer.ch/documents/>

Martin Bodmer, *Eine Bibliothek der Weltliteratur*, Zürich: Atlantis-Verlag 1947.

Martin Bodmer, *Variationen zum Thema Weltliteratur*, Frankfurt/M.: Suhrkamp 1956.

Spiegel der Welt. Handschriften und Bücher aus drei Jahrtausenden. Eine Ausstellung der Fondation Martin Bodmer, in Verbindung mit dem Schiller-Nationalmuseum Marbach und der Stiftung Museum Bärengasse Zürich. Ausstellung und Katalog: Martin Bircher, in Zusammenarbeit mit Elisabeth Macheret-van den Daele und Hans-Albrecht Koch, 2 Bde., 3. durchgesehene Auflage 2001 (Marbacher Kataloge 55).

Thomas Bodmer, *Der Sammler und die Seinigen*. Martin Bodmer, Zürich: NZZ Libro 2010.